



> P. 12

Bentley Bentayga V8 : Le Grand 8 britannique

Comment s'appelle-t-il déjà ? ... Au-delà de son coloris exotique « Yellow Monaco », le dernier SUV de chez Bentley a une dénomination quelque peu farfelue.

Daniel Latif > P. 9



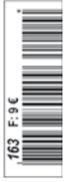
Mes pensées en ce mois de septembre 2018

La rentrée a commencé avec une forte augmentation des prix, alors que j'attendais autre chose de ce mois de septembre.

Hüseyin Latif > P. 5



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Fatih Can Ekşi : « Vivez magnifiquement à Bodrum »

Depuis le début de l'été, Fatih Can Ekşi est le directeur de l'hôtel Manastr.

Mireille Sadège > P. 10



12 TL - 9 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 163, Octobre 2018

Iran : expansionnisme agressif ou nationalisme dominateur ?



Appréhender la diplomatie de l'Iran, en saisir les enjeux, c'est avant tout se replonger dans les guerres du Moyen-Orient, comprendre la nostalgie laissée par l'Empire perse et les cicatrices encore visibles de la Guerre du Golfe. La politique étrangère de l'Iran est aujourd'hui qualifiée d'« expansionniste ». Présente au Liban, en Syrie, au Yémen et en Irak, son influence dans la région ne cesse de croître, faisant d'elle un acteur incontournable pour la stabilité régionale. Mais cette stratégie, la présence de l'Iran hors de ses frontières, traduit-elle réellement une volonté d'expansionnisme agressif, une envie de toute puissance et de domination, ou au contraire, est-ce le résultat visible d'une nécessaire protection de sa souveraineté menacée, sur fond de nationalisme ?

Par l'acquisition de missiles balistiques, principale arme de dissuasion iranienne, et par l'embrigadement de centaines de volontaires dans les Forces Al-Qods, l'unité spéciale « étrangère » des Gardiens de la Révolution, l'État iranien souhaite avant tout éviter un conflit sur son territoire et acquérir une autonomie en matière de défense. Ces mesures répondent au traumatisme de la guerre avec l'Irak ainsi qu'au silence de l'ONU et de la communauté internationale après les attaques chimiques qui ont alimenté une grande sensation de solitude, presque paranoïaque, teintée d'amertume et de ressentiment.



(lire la suite page 2)

Bedri Baykam raconte le journal Cumhuriyet et le CHP



Parmi les sujets brûlants qui occupent l'actualité en Turquie, l'on compte le conflit interne qui fragilise le Parti républicain du peuple (CHP) après la défaite des élections en juin dernier ainsi que l'arrivée d'un nouveau conseil d'administration au sein du quotidien Cumhuriyet. Pour nous en parler, Bedri Baykam, ancien chroniqueur au sein du journal durant 30 ans et membre du CHP depuis son plus jeune âge, mais aussi ancien candidat à la présidence du CHP, nous expose sa vision de la situation.

Pouvez-vous nous expliquer la situation de Cumhuriyet ?

Les journaux ont des âmes, un passé, du vécu. Cumhuriyet est le journal qui a le plus d'âme dans la politique et la littérature politique turque. Il existe depuis 1924, son nom a été choisi par Atatürk et il a été fondé grâce à l'appui de ce dernier. C'est donc un journal qui a toujours représenté l'histoire de la République turque, l'histoire du kémalisme, qui a soutenu l'idéologie du kémalisme ainsi que les instances politiques d'Atatürk. Il a toujours défendu les droits de l'Homme, les ouvriers, les intellectuels de gauche, les écrivains, les universitaires, les étudiants protestataires. Ça a toujours été un quotidien de gauche, de centre gauche et même de la gauche socialiste.



Le fait que Can Dündar, écrivain qui a fait un film sur Atatürk qui a provoqué plusieurs protestations de la part des intellectuels de gauche et kémalistes, ait été nommé comme éditorialiste en chef du journal c'était aussi inacceptable que si j'avais été nommé éditorialiste à Sabah, qui est pro gouvernemental, ou qu'un journaliste de Yeni Safak, pro gouvernement et islamiste, devienne éditorialiste à Cumhuriyet. Dans la même idée, on ne peut pas placer un homme du centre droit à la direction générale du journal Le Monde. On ne peut pas placer un socialiste à la tête du RPR. Les journaux ont des âmes, des passés, donc le choix de Can Dündar ne convenait pas. C'est un homme très démocrate qui soutient les droits de l'Homme, il est ouvert à l'Europe, etc., mais il n'a rien à voir avec la ligne principale de Cumhuriyet, ce n'est pas un kémaliste.

(lire la suite page 3)



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire des relations internationales

Le coton : la rose blanche des champs



> P. 9



Retour sur...

Rome - Budapest : le nouvel axe anti-européen ? Olivier Buirette, P. 2

« Aufstehen », le nouvel insoumis, Camille Saulas, P. 4

L'opéra de Göteborg, Nami Başer, P. 10

Exposition : Cent ans après la guerre des dessins

Institut français d'Istanbul



Iran : expansionnisme agressif ou nationalisme dominateur ?

(Suite de la page 1)

C'est également dans le souvenir de la guerre du Golfe et de l'intervention de la Syrie lors de l'invasion de Saddam Hussein que l'Iran a soutenu Bachar el-Assad dès le début des soulèvements. Puis, le conflit évoluant, la présence et les intérêts de Téhéran ont changé. Les enjeux ont dépassé la simple amitié lorsque l'Arabie Saoudite a soutenu les opposants au régime de Damas, faisant de la Syrie le triste théâtre d'un conflit idéologique entre la République islamique chiite et monarchie saoudienne sunnite, tout comme au Yémen, où se poursuit « la pire crise humanitaire au monde » selon l'ONU. L'arrivée de l'État Islamique (EI) en Syrie n'a fait que renforcer la présence de Téhéran sur le territoire, la branche sunnite radicale représentant l'une des pires menaces pour la souveraineté et l'indépendance de l'Iran. La lutte contre l'EI se fait également en Irak, dont la chute de Saddam Hussein et l'arrivée au pouvoir d'une majorité chiite ont offert

à l'Iran une ingérence permise dans les affaires intérieures de son ancien ennemi juré. Les deux pays partageant près de 1460 km de frontières, la stabilité de l'Iran dépend de l'Irak. Au Liban, le soutien au Hezbollah permet de dissuader Israël d'une potentielle attaque. Cette avancée de pions par l'Iran déplaît fortement à Donald Trump, qui ne s'en cache pas. Le choix de Riyad pour son premier voyage officiel en tant que président des États-Unis, suivi d'un discours virulent à l'encontre de Téhéran, n'était que la genèse de sa décision du 8 mai 2018. En dénonçant l'accord sur le nucléaire, alors que l'AIEA certifiait le respect des engagements du côté iranien, le Président



américain touchait un point sensible. Trump a compris que le talon d'Achille de l'expansionnisme iranien, ce pays perse dans une région arabe et chiite parmi les sunnites, se trouvait, malgré les apparences, à l'intérieur de ses frontières. En décidant de réinstaurer les sanctions économiques, il fragilise le régime, dont la population se sent délaissée et qui ne comprend pas le financement astronomique des milices étrangères alors que la situation économique et sociale du pays est préoccupante, comme l'ont montré les manifestations de décembre 2017. Malgré les attaques répétitives et les menaces de Trump, Rohani n'a cessé

d'appeler au dialogue. Si cette attitude, en contraste avec la politique par la force qu'il mène au Moyen-Orient, peut surprendre avec un regard occidental, pour les dirigeants iraniens, elle s'inscrit dans la « flexibilité héroïque » du Guide suprême, à l'image du chiisme et des fils de l'Imam Ali : Hassan, figure de paix, de dialogue, et Hussein, symbole du martyr et de la confrontation. L'Iran, mieux que les Européens, est capable d'adapter son dialogue au profil de son interlocuteur. La sphère d'influence européenne est d'ailleurs restreinte dans cette région dominée par la « diplomatie de la force » des puissances russe et américaine. La riposte des Européens paraît désuète face à l'expansionnisme de l'Iran, surtout après l'humiliation de Washington et la volonté de Paris, Londres et Berlin de maintenir l'accord sur le nucléaire. L'Iran se fait aussi un excellent allié des démocraties européennes dans le combat contre le terrorisme.

* Marie Boyenval



Dr. Olivier Buirette

Depuis la rentrée, les événements semblent s'accélérer en Europe. Fin août, nous avons assisté à la visite fracassante de Viktor Orban, leader populiste de l'extrême droite au pouvoir depuis 2010 en Hongrie, à Matteo Salvini, chef de la Ligue du Nord et vice-premier ministre italien depuis juin dernier - poste qu'il cumule depuis juin avec celui de ministre de l'Intérieur au sein de la coalition entre le Mouvement populiste, 5 étoiles, et le parti d'extrême droite, La Ligue du Nord.



De cette rencontre devait naître ce que les médias ont tout de suite qualifié d'« axe » entre Rome et Budapest notamment pour coordonner une réplique de ces deux pays en matière de gestion de la crise migratoire. À moins d'un an des élections européennes de 2019, le signal est donc fort. Budapest et Rome se positionnent comme une opposition

Rome – Budapest : le nouvel axe anti-européen ?

aux tentatives de relance, menées par le Président français Emmanuel Macron, qui semblent tourner court face à une Allemagne en prise à une forte contestation de la part de l'extrême droite - on rappellera à ce sujet l'entrée des députés de l'AfD au Bundestag, ou encore les émeutes de septembre à Chemnitz. Il en va de même du récent voyage du Président français au Danemark qui ne semble pas avoir donné non plus de résultats probants.

Manifestement, un scénario de radicalisation se met donc en place sous nos yeux de manière impressionnante avec des basculements vers des coalitions eurosceptiques - pour ne pas dire plus - qui ne sont plus cantonnés à une « ex Europe de l'Est » et que l'on pouvait, à juste titre, considérer comme fragile puisque fraîchement démocratique depuis 1989-1990.

En effet, ce scénario s'étend puisque l'Autriche, pays pourtant paisible, devait basculer à son tour en juillet 2017 avec la victoire de Sebastian Kurz et de son alliance politique avec l'extrême droite, le FPÖ. Une situation on ne peut plus inquiétante alors que l'Autriche préside l'Union européenne de juin à décembre 2018. Par ailleurs depuis juin 2018, ce fut au tour de l'Italie de s'engouffrer dans cette vague comme nous l'avons évoqué plus haut.

Ces rapprochements relèvent d'une stratégie ambitieuse visant à fédérer l'ensemble de ces pays autour de cet « axe »



Rome-Budapest pour durcir les politiques migratoires et surtout pour récupérer à leur profit l'éternel débat resté en suspend de la gestion de nos frontières communes au profit d'une politique de fermeture à tendance xénophobe.

Nous avons encore tous en tête les grandes gares de Budapest débordées par les masses migratoires ou encore ces barbelés dressés à l'Est seulement 30 ans après la fin de la guerre froide. Tout cela laisse un goût amer, car nous avons la nette impression que les partis politiques traditionnels ne sont pas arrivés à se mettre d'accord sur une relance de la construction européenne, laissant ainsi un vide dans lequel les leaders populistes d'extrême droite se sont précipités. On ne peut donc que constater un net recul de l'élan démocratique en Europe et le temps semble être à présent aux démocraties dites « illibérales », comme on les qualifie désormais.

À n'en pas douter, le basculement de l'Italie a été un signe important. À pré-

sent, chaque pays est en droit de se demander : « à qui le tour ? ». En effet, si un pays fondateur de la CEE (cf. Traité de Rome signé en 1957) et traditionnellement modéré depuis 1945 bascule dans ces logiques, pourquoi ne serait-ce pas le tour, demain, de l'Allemagne en prise ces derniers temps à une forte montée de xénophobie, ou encore de la France ? À ce titre, Emmanuel Macron a été désigné comme l'adversaire principal de ce tout nouvel « axe » Rome-Budapest et, en effet, on a bien une nette opposition. Le plus inquiétant est que cet axe pourrait bien fédérer l'ensemble des pays qui sont déjà passés de ce côté et devenir une force présente au parlement européen qui va se renouveler en 2019.



Plus que jamais ; l'Europe et son avenir vont devenir un combat d'idées. Souhaitons alors que la raison et le bon sens l'emportent à cette occasion.

Bedri Baykam raconte le journal *Cumhuriyet* et le CHP

(Suite de la page 1)

Ce jour-là les équilibres ont changé au sein du journal d'une façon incompréhensible pour ses lecteurs. Les démocrates non kémalistes ont obtenu un pouvoir inattendu dans le journal en raison de mécompréhensions, de fausses solidarités, mais aussi, car certaines personnes n'ont pas été en mesure de voter. Dans les mois qui ont suivi, les écrivains les plus importants du journal ont été éloignés les uns après les autres. Ainsi, les éditorialistes dont l'idée principale se focalisait sur des commentaires kémalistes contemporains critiquant le contexte politique turc ont disparu. Les « démocrates » ou « seconds républicains » qui voulaient se distancer d'Atatürk ont rempli les colonnes des chroniqueurs. Les lecteurs et l'opinion publique turque en général ne trouvaient plus ce qu'ils voulaient lire dans le journal.

Après une longue lutte sur le plan juridique, il a été prouvé que cette fameuse réunion qui a propulsé Can Dündar au sein de *Cumhuriyet* comportait des irrégularités sur le plan légal. Finalement, il fut décidé que cette réunion devait se reproduire dans des conditions légales.

C'est ce qui s'est produit début septembre et l'ancienne équipe, présidée par l'ancien président de la fondation de *Cumhuriyet*, a gagné la majorité des voix et a pris le pouvoir à la tête du journal de façon légale. Puis, plusieurs chroniqueurs de l'équipe sortante ont décidé de démissionner.

Ça a fait du bruit, car ils se sont présentés comme les seuls adversaires du pouvoir et ont déclaré que la nouvelle équipe était du côté du Palais. Ce sont des diffamations qui sont allées jusqu'à être publiées dans le journal *Le Monde* qui parfois se range très facilement du côté des non kémalistes sans connaître réellement le sujet et en écoutant juste une version de l'histoire ! Quand on est journaliste, on doit vérifier les faits, vérifier et recouper les informations.

Avec un peu d'empathie, n'importe quels intellectuels, politiciens ou journalistes français peuvent se mettre à la place de tous les journalistes de *Cumhuriyet* qui ont été chassés de leur journal de façon insolente et inacceptable. Ces derniers ont le droit de reprendre leurs droits, leurs postes. Qu'ils revendiquent leur plume, c'est normal. Ils ont retrouvé leur maison, leur champ d'action. Personne

n'a le droit de présenter les chroniqueurs qui ont démissionné et qui ont parfois tenu des propos anti kémalistes comme des victimes. Ils ont essayé de faire de *Cumhuriyet* un journal comme *Radikal*, c'est malsain et malhonnête. Ce qu'ils ont essayé de faire dans *Cumhuriyet* ne respectait ni le passé, ni le fondateur, ni les lecteurs, ni les journalistes du journal, car, si nous avons des points communs et aimons échanger des idées, nous avons sur d'autres sujets des idées très différentes.

Par ailleurs, appeler les kémalistes ou les sociaux-démocrates des « nationalistes », c'est faire de la démagogie à l'état le plus navrant. Depuis sa création, le journal et ses journalistes ont parfois payé de leur sang le prix d'être kémaliste, d'autres ont été en prison pendant des années, ont subi des attaques et ont dû faire face à la censure des censures. Nous avons payé le prix de la démocratie, le prix de la liberté d'expression. Osez dire que ces kémalistes qui aiment leur drapeau sont fascistes, c'est inadmissible. *Cumhuriyet* est le noyau de la défense de la gauche démocratique de Turquie. Nous luttons contre le fascisme sous toutes ses formes, nous militons pour les droits de l'Homme, pour la liberté de la presse, etc.

Après les élections de juin dernier, pouvez-vous nous parler de la situation du CHP et du conflit qui oppose Kemal Kılıçdaroğlu, président général du CHP, et Muharrem İnce, candidat malheureux du CHP aux dernières élections ?

Quand nous avons choisi Kemal Kılıçdaroğlu, il jouissait d'une grande confiance chez les électeurs du CHP, mais aussi chez ceux qui ne sont pas affiliés à un parti politique. Après avoir été choisi, avec ses premières déclarations - notamment sur la révolution du 27 mai 1960 - et ces choix politiques, on a commencé à le voir sous un autre jour. On a constaté par exemple qu'il n'avait pas compris que cette révolution - malgré de nombreuses erreurs - et la constitution de 1961 avait jeté les bases d'une démocratie pluraliste en Turquie. Dès lors, cette position ne collait pas avec l'idéologie du CHP. Par la suite, les intellectuels et politiciens issus du Mouvement du 10 décembre, dont aucun ne se serait défini comme kémaliste, mais qui critiquait l'axe du CHP, sont entrés à différents niveaux du parti. De plus, les origines



de Kılıçdaroğlu venaient d'une fondation très proche d'organisations politiques et fondations étrangères qui se veulent très critique de l'approche républicaine et kémaliste du CHP. Malgré que, en tant que démocrates et intellectuels kémaliste, l'on respecte et promeut la pluralité d'expression en Turquie, la place de ces personnes n'est pas au CHP.

La seule action inoubliable et positive de Kemal Kılıçdaroğlu c'est la marche d'Ankara à Istanbul de 460km. On a tous participé et applaudi. On se souviendra tous de lui pour cette performance extraordinaire. C'est un exploit, mais il n'y a pas eu de suite. Il se contente d'ironiser sur l'exécutif, de le mettre au défi et d'utiliser une terminologie et un comportement qu'il estime être le souhait de ses électeurs. À côté, il ne soulève pas d'élan.

C'est dans ce contexte qu'est arrivé Muharrem İnce. Et heureusement, car pendant deux semaines on parlait que le candidat serait Abdullah Gül, cofondateur de l'AKP et président de 2007 à 2014. C'est finalement grâce à la fondatrice du İYİ Parti, Meral Akşener, que ça ne s'est pas fait ! Cette année, Kemal Kılıçdaroğlu a donc continué à faire des gaffes incroyables. Finalement, il a décidé seul et de façon antidémocratique qui serait le candidat du CHP à la présidentielle, mais il a eu au moins la présence d'esprit de se tourner vers Muharrem İnce.

Le problème avec Muharrem İnce, même s'il parle très bien et que la foule l'adore, c'est qu'il n'est pas stratège, il ne sait pas travailler en équipe et gérer les crises, il n'accepte pas l'aide d'autrui. Ainsi, après les élections du 24 juin, Muharrem İnce n'avait aucun plan B alors qu'il aurait dû préparer l'après, peu importe l'issue des élections. Il avait annoncé qu'il n'affronterait pas à la tête du parti Kılıçdaroğlu afin de ne pas se montrer ingrat, mais

sous la pression de ses proches, ils ont commencé à vouloir une assemblée générale extraordinaire. Elle aurait dû être faite après les élections afin que Kılıçdaroğlu se confronte au public après la neuvième défaite du CHP sous sa présidence. Il aurait dû en avoir le courage, mais il a trafiqué ouvertement le processus en manipulant des délégués. Le parti sous Kılıçdaroğlu est devenu un parti où le président a une autorité qui ne peut pas être remise en question et encore moins renversé ! Ce n'est pas démocratique, il s'est encore plus accroché à son trône que Baykal, son prédécesseur !

Muharrem İnce a aussi fait des erreurs notamment en ne prenant pas la parole le soir des élections et en n'expliquant pas pourquoi il a agi ainsi. C'est une erreur que les électeurs n'oublieront pas, car ils se sont mobilisés derrière lui pour la démocratie et la république. Ça peut lui coûter cher en termes de popularité, car il ne s'est pas présenté cette nuit-là comme un homme capable de gérer une crise. Désormais, il déclare qu'il se présentera de nouveau dans cinq ans. C'est une déclaration naïve et ce n'est pas respectueux envers son parti politique qui a son mot à dire sur la question.

Désormais, Kılıçdaroğlu est hors de course, Muharrem İnce s'est tiré une balle dans le pied et il y a beaucoup d'électeurs qui sont fatigués de voter pour le CHP, surtout des anciens du centre droit, qui risquent de se tourner vers le İYİ Parti, de s'abstenir, de voter blanc ou de voter pour des petits partis de gauche. Il ne faudra pas être surpris si aux élections municipales de l'année prochaine on se retrouve avec seulement 16% des voix et pas 25%.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif et Camille Saulas



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Un travail de mémoire inachevé

La France et la Grande-Bretagne ne sont pas les seuls pays européens à devoir regarder en face les atrocités commises dans leurs anciennes colonies. Le 29 août, lors d'une messe œcuménique, l'Allemagne remettait à une délégation namibienne des restes humains d'une vingtaine de personnes volés par les forces coloniales du pays lors de l'extermination des tribus Héréro et Nama entre 1904 et 1908. Un geste qui se voulait de réconciliation alors que l'Allemagne n'a reconnu que très récemment sa responsabilité dans ce qui est considéré comme le premier génocide du XX^e siècle.

Si pendant longtemps l'Allemagne fut obnubilée par son travail de mémoire sur la Seconde Guerre mondiale, depuis plusieurs années, le débat autour du passé colonial allemand refait surface alors que celui-ci continue à hanter les relations bilatérales entre Windhoek et Berlin. En 1884, l'Allemagne colonisait un territoire qui deviendra « l'Afrique du Sud-ouest allemand », avant de passer en protectorat de l'Afrique du Sud, pour devenir enfin la Namibie indépendante depuis 1990. En 1904, privés de leurs terres et de leur bétail, les Héréros, puis les Nama, se sont révoltés contre la puissance coloniale allemande. Face à eux, le général

allemand et commandant militaire de la colonie Lothar von Trotha ordonna leur extermination. Ainsi, environ 60 000 Héréros et 10 000 Nama ont été massacrés, exilés ou envoyés dans des camps de concentration – dont le tristement célèbre de Shark Island – en seulement quatre ans quand ils n'ont pas subi des expériences « scientifiques ».

Un siècle après, face à l'ampleur de cette violence et cruauté, la Namibie ne se contentera pas des petits gestes de Berlin. Elle est en droit d'attendre des excuses officielles et des réparations financières alors que l'Allemagne, qui n'a reconnu qu'en 2016 sa responsabilité

dans ce qui est encore appelé les « massacres », refusant d'employer le terme propice de « génocide », s'y refuse, préférant s'exonérer avec des compensations sous forme d'aide au développement. La réconciliation avance lentement. Le dernier contrat de coalition entre la CDU et les sociaux-démocrates évoquait clairement qu'un travail de mémoire sur « l'histoire coloniale » de l'Allemagne devait être entrepris. Mais, dans ce cadre, restituer des restes humains semble bien dérisoire. Qu'en est-il du Forum Humboldt, un musée destiné à accueillir des œuvres non européennes et dont la provenance laisse songeuse ? Le Bundestag



ne devrait-il pas lui aussi reconnaître le génocide ? Comment interpréter le fait qu'il continue d'exister une résistance quant à la rebaptisation des noms de rues de Berlin portant encore le nom de colonisateurs ? Force est de constater que l'Allemagne a encore du chemin à faire en ce qui concerne ce fameux travail de mémoire, au grand désarroi des Namibiens qui dénoncent des gestes dérisoires et qui attendent encore, 110 ans plus tard, que Berlin assume politiquement et entièrement son passé colonial !

* Camille Saulas

« Aufstehen » le nouvel Insoumis

Un an après les législatives qui ont chamboulé la vie politique allemande et ont entraîné une division inédite du Bundestag ainsi que la formation laborieuse d'une coalition qui reste fragile, Sahra Wagenknecht a lancé le 4 septembre un nouveau mouvement politique, Aufstehen (« Debout »), inspiré de ses voisins français et grecs, la France Insoumise et Podemos. Plus que jamais, les mouvements politiques fleurissent en Europe alors que les partis traditionnels sont peu à peu délaissés comme forme de regroupement politique.



« Aufstehen », voilà donc le nouveau nom du mouvement allemand contestataire de Die Linke, cinquième force du Bundestag et parti de la gauche radicale né de la fusion du Parti du socialisme démocratique et de l'Alternative électorale travail et justice sociale. L'initiative en revient à Sahra Wagenknecht, coprésidente de Die Linke à l'hémicycle.

Sa volonté ? Oublier la défaite des législatives de septembre 2017 où Die Linke (9,2%) est arrivée derrière le couple constitué de l'Union chrétienne-sociale (CSU) et de l'Union chrétienne-démocrate (CDU), le Parti social-démocrate (SPD), les libéraux du FDP, mais surtout derrière le parti d'extrême droite, Alternative pour l'Allemagne (AfD), qui a fait sa première entrée au Bundestag. Constatant l'incapacité de Die Linke à capter de façon effective les voix des déçus du SPD – qui, quant à lui, refuse toute alliance avec Die Linke – ainsi que la fuite de ses électeurs traditionnels vers l'extrême droite – quand

ils ne se sont pas abstenus – et plus généralement la débâcle de la gauche allemande, Sahra Wagenknecht, qui représente la frange la plus radicale de son parti, a pris acte du bouleversement des systèmes politiques traditionnels en Europe et tente d'en tirer profit comme a pu le faire Jean-Luc Mélenchon. En créant son mouvement, qui sera indépendant du parti, Sahra Wagenknecht déclare à Médiapart vouloir unir « les gauches allemandes » et « promouvoir les valeurs d'un État plus social, des salaires plus élevés et plus justes, une politique étrangère européenne autonome, une politique de désarmement, etc. ». Mais derrière ce vœu pieux semble surtout émerger une stratégie on ne peut plus rationnelle afin d'atteindre un électorat plus large. Car cette économiste de formation souhaite avant tout rassembler au-delà de Die Linke : « nous sommes en train de préparer le lancement d'un grand mouvement populaire, ouvert à toutes les bonnes volontés de gauche.

Il doit rassembler tous ceux qui croient encore à certains éléments d'une politique sociale-démocrate classique », expliquait-elle à Médiapart, consciente que les électeurs ont tendance à rejeter les partis traditionnels considérés comme des structures bureaucratiques, verticales et on ne peut plus centralisées où il n'y a pas de place pour l'horizontalité, la participation et l'autonomie. D'où sa volonté de créer un « mouvement plus souple, aux frontières moins définies » permettant « d'atteindre les gens où ils sont et de les entraîner », souligne la première concernée.

Opter pour le dialogue, le « parler-vrai », en finir avec l'élitisme pour dépasser les lignes des partis traditionnels, miser sur la participation, rétablir la confiance et s'intéresser à ce qui préoccupe vraiment les électeurs afin que la gauche se réinvente et séduise de nouveau. Voici le pari de Sahra Wagenknecht. Mais la stratégie sera-t-elle payante ? Seul le temps nous le dira. Néanmoins, certains défis s'imposent déjà à faire d'Aufstehen un mouvement qui suscitera l'engouement.



Tout d'abord, les positions de cette habile oratrice quant à l'euro – politique sur laquelle elle rejoint Jean-Luc Mélenchon – et les réfugiés clivent déjà l'élec-

torat traditionnel de la gauche. Ferme-ment opposée à la politique d'accueil des réfugiés d'Angela Merkel, ses propos sur ce qui est devenu une question centrale dans le débat public ont choqué une partie de ceux qui votent pour Die Linke, tandis que d'autres pointent du doigt un discours populiste aux accents d'extrême droite – ce dont la principale intéressée se défend. Bien que le discours soit différent, il est difficile dans ce cadre d'imaginer que ces positions constitueront les éléments de convergence des gauches. La question est d'autant plus importante qu'il existe déjà des désaccords profonds avec une partie de Die Linke et particulièrement avec la coprésidente du Parti, Kaja Kipping, proche du mouvement DiEM25, lancé par Yanis Varoufakis. En outre, Die Linke craint que le mouvement de l'ambitieuse Sahra Wagenknecht ne fasse trop d'ombre au parti et nombreux sont ses dirigeants qui affichent déjà leur hostilité à « Aufstehen ».

Mais le problème le plus profond reste peut-être qu'un « mouvement » politique reste finalement un « parti » politique. Si la sémantique évolue, le fond ne suit pas forcément. Pour l'illustrer, il suffit de se pencher sur les cas français. Difficile d'occulter le fait que dans le mouvement *En Marche !* d'Emmanuel Macron ou dans la *France Insoumise* de Jean-Luc Mélenchon l'on retrouve les caractéristiques profondes des partis politiques avec des structures finalement bien définies, mais surtout un leader qui, entouré de ses fidèles, désire d'abord et avant tout accéder au pouvoir. Il faudra donc un important travail de communication pour convaincre qu'Aufstehen repose sur l'horizontalité et non la verticalité factuelle que l'on retrouve chez ses confrères français.

* Camille Saulas



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

La rentrée a commencé avec une forte augmentation des prix, alors que j'attendais autre chose de ce mois de septembre.

Le prix de l'impression et du papier a fortement augmenté. On me conseille sans arrêt d'oublier l'impression papier et de passer au digital. Mais, le papier c'est une chose à part. J'ai d'ailleurs décrit dans mon dernier roman « *Yazarın Defteri* » à quel point je suis sensible et attaché au papier.



Par ailleurs, si l'on évoque souvent qu'il est nécessaire de réduire notre consommation de papier, nous y restons attaché ; à tel point que nous notons une forte augmentation de la fabrication de beaux carnets et cahiers.

Depuis que Moleskine a commencé à faire fabriquer ses carnets de notes en Chine, je suis à la recherche de ceux fabriqués en Europe et avant tout en France.

Mes pensées en ce mois de septembre 2018

En juillet dernier, j'ai acheté un cahier de la marque *Élam* dans une boutique parisienne qui propose des carnets de notes et d'esquisses avec des couvertures fabriquées à partir de papiers italiens imprimés et ornés de motifs de jardins sur fond rouge. Pour le reste, je vous laisse découvrir...

* * *

Le 7 septembre au soir, j'étais invité au concert d'un grand musicien francophone, Timur Selçuk. Pour la soirée célébrant le 50^e anniversaire de ses travaux musicaux, qui s'est déroulée dans la grande salle d'Uniq-Istanbul, les participants de la soirée lui ont offert plusieurs standings-ovation. Il a dû revenir sur scène pour terminer la soirée.

En plus de ses merveilleux musiciens (au clavier et au piano Turhan Yükseler, à la trompette Orhan Topçuoğlu, et à la guitare Hami Barutçu) qui l'ont accompagné durant la soirée, sa fille Mercan Selçuk a créé un moment magique qui a coupé le souffle aux centaines d'invités d'exception.

* * *

J'ai encore été étonné par deux choses en septembre.

Tout d'abord, j'ai été sidéré par le salaire du nouveau PDG d'Air France-KLM qui est désormais de 4 250 000 € par an (236 fois le SMIC annuel). Par ailleurs, M. Benjamin Smith a décidé d'investir un dixième de son salaire dans l'entre-

prise. Mais il ne faut pas oublier les pertes de l'organisation liées aux grèves qui s'élèvent à 400 millions d'Euros et qui résultent d'une volonté insistante de refuser toute augmentation aux salariés.



Par ailleurs, j'ai été étonné d'apprendre la construction d'un mur le long de la frontière turco-iranienne¹ qui empêchera les immigrations régulières de certains animaux sauvages, notamment des mouflons. *Anadolu muflonu* (*Ovis gmelinii anatolica*) se rend en Iran en hiver pour mieux revenir en Turquie au printemps. Malheureusement menacée d'extinction, la panthère de Perse (*Panthera pardus saxicolor*) viendra passer l'hiver en Turquie et rentrera au printemps en Iran.

1 - Actuellement, plus de 144 km de ce mur a déjà été construit sur la frontière turco-iranienne longue de 499 km.



Derya Adıgüzel

Les entreprises modernes et leurs employés

La loyauté marque la relation entre les employés et leur entreprise. Aujourd'hui, certaines organisations continuent à fermer leurs succursales où les bénéficiaires ne sont pas au rendez-vous. Parfois, certains petits bureaux ne sont pas performants, mais les bonnes entreprises les conservent dans le cadre de leur politique générale qui consiste à ne pas recourir au licenciement. C'est un contraste frappant alors que les licenciements sont routiniers dans les moments difficiles. Mais c'est une stratégie bénéfique dans la mesure où, en assurant la sécurité de l'emploi, les liens entre les employés et leur entreprise se voient renforcés. Avec la sécurité vient l'obligation. Bien sûr, il existe un revers à ceci dans la mesure où la récompense est accordée indépendamment des efforts.

Lorsque je travaillais en France, l'un de mes amis a eu une remarque très pertinente : le système et le succès de tout un chacun ne peuvent fonctionner que par le travail.



Au fur et à mesure que des personnes rejoignent une société dans l'optique d'y rester, l'entreprise devient une seconde famille dès lors qu'ils adhèrent à la culture de celle-ci. Les employés, qui savent qu'ils travailleront ensemble pendant de nombreuses années, sont donc prêts à investir du temps et de l'énergie à leur entreprise ainsi qu'à leurs collègues. Dès lors, un lien émotionnel s'établit entre les employés qui sont fidèles à ce qui est devenu leur famille. Un dévouement qui va même jusqu'à remplacer volontairement un collègue en congé maternité.

Quand une société se situe au sommet de son industrie, sa culture décourage les bourreaux de travail. Le caractère familial de l'entreprise découle en partie de la démocratisation du pouvoir. Peu importe le poste et l'ancienneté, tout le monde fait plus ou moins le même travail.



Eren M. Paykal

Comme promis, nous continuons notre investigation sur le secteur de l'aquaculture.

Dans une nouvelle étude publiée dans la prestigieuse revue académique américaine PNAS en mai dernier, il est précisé que l'écosystème de la terre pourrait être mieux préservé en remplaçant l'agriculture terrestre par les fermes établies sur les mers et les océans. En effet, les terrains agricoles ne pourraient satisfaire l'augmentation de 70% des besoins alimentaires, alors que la population mondiale atteindrait les 10 milliards d'individus en 2050.

Comme vous le savez, dans les sciences de la biologie et de l'écologie, la biomasse est considérée comme l'accumulation des masses vivantes et des masses mortes. Les poissons et les produits de la mer sont extrêmement prolifiques quand il s'agit de transformer les aliments en biomasses pour la consommation humaine. En effet, alors qu'une vache a besoin d'entre 3.15 kg à 14 kg d'aliments pour obtenir une biomasse de 0.45 kg, les poissons des fermes aquatiques n'ont besoin, pour le même chiffre, que de 0.5 kg à 1 kg d'aliments. Cette productivité, qui pourrait éventuellement être acquise par une

Le futur c'est l'aquaculture (II)

consommation accrue des produits de la mer, permettrait aussi la diminution du besoin en matière de terrains agricoles. Mais revenons à Çakır Balıkçılık. La compagnie, fondée en 1986 à İzmir, est la plus ancienne de Turquie dans le domaine de l'aquaculture. Elle procure les équipements adéquats ayant des contrats d'exclusivité avec la plupart des établissements de renommée internationale dans le secteur. Les experts jugent Çakır Balıkçılık comme le leader de l'industrie en raison de ses capacités en matière de production de cages en filet, des traitements antisalissure, de l'entretien et de la réparation des cages en filet, de la construction de cages en PEHD, de l'installation de systèmes d'amarrage, de la réalisation des projets clés en main et de ses services de conseil dans le domaine.

Dans ce contexte, Çakır Balıkçılık, rondement menée par son propriétaire Hüseyin Çakır, a finalisé des projets clé en main en Turquie, mais aussi en



Azerbaïdjan, en Russie, en Tunisie, en Iraq, en France, en Italie, en Espagne, en Australie ainsi qu'en Nouvelle-Zélande entre autres. La compagnie poursuit ses activités à partir du plus grand et plus complexe centre de logistique en Turquie et en Europe qu'elle a fondé à Milas, près de Bodrum-Muğla. La compagnie s'est aussi focalisée sur la coopération avec les pays africains subsahariens qui ont de grands besoins alimentaires ainsi qu'un important potentiel pour l'aquaculture. Pour conclure cet important sujet, je voudrais juste souligner que, dans le contexte de la Journée de l'Alimentation de l'organisation onusienne, la FAO, le Conseil Urbain de Kadıköy, par le biais de son groupe de travail sur l'alimentation, organisera la seconde Fête de l'Alimentation de Kadıköy le 14 octobre 2018 dans le Parc Özgürlük de Selamiçeşme, qui se situe à côté de l'Avenue de Baghdâd. Plusieurs institutions officielles, des ONG et des compagnies privées auront leurs stands et organiseront des ateliers. Des séminaires seront aussi à l'ordre du jour. Mais quel rapport direz-vous ? Tout simple, le thème de cette année n'est autre que « Les produits aquatiques et la pisciculture ». Si vous êtes dans les environs, pensez-y.

* Photo : Çakır Balıkçılık ©



Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

On parle communément des « vacances judiciaires » pour désigner la période pendant laquelle, au mois d'août, comme à Noël, les tribunaux français pratiquent un service « allégé ». Pourtant, les tribunaux ne ferment pas : le service public de la justice est ininterrompu et la possibilité d'initier des procédures d'urgence subsiste.

Si les « vacances judiciaires » - c'est-à-dire l'interruption du fonctionnement des chambres civiles du 15 juillet au 15 septembre - ont bien existé, celles-ci ont été supprimées par un décret du 27 février 1974. Depuis, seul un « service allégé », afin de permettre aux magistrats et aux fonctionnaires de bénéficier de leurs congés annuels, existe.

Ainsi, aux termes de l'article L. 111-4 du Code de l'organisation judiciaire, « la permanence et la continuité du service public de la justice demeurent toujours assurées. » Dès lors, les tribunaux fonctionnent en permanence - week-ends et jours fériés inclus.

À quoi correspond donc ce « service allégé » et dans quelle mesure la possibilité d'initier des procédures d'urgence subsiste-t-elle ?

Selon la loi, l'ordonnance qui détermine l'organisation de la juridiction et la répartition des différents juges selon les chambres et services peut être modifiée afin de « prévoir un service allégé pendant la période au cours de laquelle les magistrats, les fonctionnaires et les auxiliaires de justice bénéficient de leurs congés annuels. » Il en découle qu'en moyenne, entre le 15 juillet et le 1^{er} septembre ainsi qu'à Noël, le fonctionnement des cours et tribu-

Les vacances judiciaires et les procédures d'urgence : la continuité du service public de la justice

naux sera ralenti - mais non interrompu. En matière pénale d'abord, différentes audiences sont maintenues et des permanences sont mises en place. C'est notamment le cas pour le juge des libertés et de la détention en ce qui concerne les placements en détention ou encore les soins psychiatriques contraints, mais aussi pour le juge des enfants avec des audiences de comparution immédiate. C'est également le cas pour les référés-détentions de l'article 187-3 du Code de procédure pénale. En effet, cette procédure permet au procureur de la République d'obtenir du premier président de la Cour d'appel que l'appel qu'il a interjeté contre une décision de mise en liberté empêche la mise en liberté de la personne mise en examen. Cette procédure, urgente en ce qu'elle concerne les décisions de mise en liberté qui paraissent manifestement injustifiées, sera donc prise en charge pendant la période dite « allégée ».

Si on comprend aisément que les procédures en matière pénale ne peuvent, par nature, pas être suspendues pendant les « vacances », notamment parce qu'elles posent des problèmes de sécurité, de liberté et de respect des droits fondamentaux, la justice civile continue elle aussi de fonctionner. Il reste donc possible d'engager des procédures en matière civile et commerciale, lorsque l'urgence le requiert. Ces procédures - dites de référé - pourront être engagées pendant le mois d'août comme à Noël si cela est nécessaire.

Les procédures de référé permettent de demander des mesures provisoires à un juge pour régler des cas d'urgence. Ces

procédures ne permettent pas, en général, de régler définitivement le litige. Un autre procès, dit « principal » ou « sur le fond », pourra être parallèlement ou ultérieurement être engagé.

Le juge des référés a plusieurs fonctions qui sont notamment préparatoires, afin de réunir ou de constituer des preuves et conservatoires, afin d'éviter la disparition d'une situation avant l'intervention des juges du fond.

Différentes procédures de référés sont donc envisageables, telles que :

- Le référé dit « de droit commun » de l'article 808 du Code de procédure civile, permet de demander toutes les mesures, en cas d'urgence, qui ne se heurtent à aucune contestation sérieuse ou qui sont justifiées par l'existence d'un différend.

D'une part, lorsque la demande ne se heurte à aucune contestation sérieuse, car l'existence du droit du demandeur ne fait aucun doute, le juge sera doté de pouvoirs très étendus. La pratique révèle une grande variété de mesures ordonnées. Il peut s'agir par exemple de la désignation d'un administrateur judiciaire comme de l'octroi d'un droit de visite à des grands-parents.

D'autre part, le critère alternatif et très large de « l'existence d'un différend » permet au juge de prendre des mesures conservatoires - c'est-à-dire des mesures destinées à conserver un bien ou un droit du débiteur - dès lors qu'un différend existe entre les parties, même lorsqu'il existe un doute sur le sens de la décision qui pourrait être rendue au fond.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne Enseignante à
l'Université Arel Chercheuse associée
au CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)
ceylinozcan@hotmail.fr

Les mélodies de l'exil

Au mois de septembre, l'été laisse sa place tout doucement à l'automne. Après nos remerciements à la méditerranée pour sa richesse et sa beauté, on part s'installer au sud. Si l'on n'opte pas, sur un coup de tête, pour un départ définitif à l'étranger, nous voilà de retour en ville. On reprend là où la vie s'est arrêtée, la pâle réalité, comme dans la chanson « A la faveur de l'automne / revient cette douce mélancolie ». Est-ce vraiment ainsi? Et la vie de l'autre côté, peut-on la rejoindre?

Pour ne pas tomber dans « cette douce mélancolie », il est impératif de marquer certaines retrouvailles et, comme dans la culture et dans l'art, retrouver certains espaces. Mis à part les festivals internationaux et leurs programmes très prometteurs de cet automne, Cennet Bahçesi (Paradis) de Burgazada (Îles des Princes) a accueilli très récemment le concert Collectif Medz Bazar. Je vais vous parler des traces que ce concert a laissées en moi.

Le premier mot qui me vient à l'esprit est « sincérité ». Il est très probable que vous ayez entendu souvent ce mot pour décrire les relations sociales ou les rencontres en Turquie, notamment dans des métropoles comme Istanbul. Chacun attribue à ce mot un sens ou une représentation particulière. Mais il existe aussi un sens commun à la sincérité, et ce collectif de jeunes artistes en est la représentation même. Ces derniers sont d'abord et avant tout des amis qui se sont rencontrés par hasard. Le hasard se trouve dans une rencontre qui n'est possible que par le croisement de certaines histoires, malgré ou grâce à leurs différences. Tous sont des enfants d'exilés d'Anatolie qui se sont établis à Paris. Leurs mélodies, leurs voix/voies, leurs interprétations aux multiples couleurs des magnifiques chants anatoliens sont incomparables. Ils nous touchent avec finesse et fraîcheur, l'exil au cœur de chacun. Ils éveillent une joie de vivre à travers cette douce mélancolie. Comme un espoir qui émerge de la possibilité de vivre ensemble, mais aussi de se faire entendre ensemble.

Ce groupe ne se présente pas comme un projet et refuse de se cantonner à une identité imaginaire. C'est justement pour cette raison que leur musique est une respiration. C'est l'art et la musique qui créent cette alliance sans tomber dans les failles d'un discours politique ou social. Chacun a sa position politique respective, c'est une chose. Comme chacun porte le poids de son histoire. Mais dans la Cité, le son, la voix, les mélodies traversent les mailles du filet tissé par des mots. On laisse les poids de côté, on danse ensemble, on chante ensemble, et ce n'est que du bonheur!



Ali Türek

Elle était assise à une terrasse. Fatiguée, mais joyeuse, elle prenait son café avec une vieille dame. Elles devaient être amies de longue date. Elles fumaient et riaient à voix basse.

Je l'ai reconnue aux couleurs de sa voix. Car elle avait, ce jour-là, sa voix enfumée habituelle. Une sorte de Tom Waits au féminin et à la turque. Une voix minutieusement bâtie au fil des années à coup de whisky et de cigares. Une voix si singulière.

A elle seule, sa voix est devenue le fil conducteur de toute une histoire musicale en Turquie. Maître de cette voix, Ayten Alpman, que j'ai vu ce jour-là, a suivi, durant toute sa carrière, les hauts et les bas de la musique pop turque. Elle en a été le témoin et l'actrice de premier ordre.

Sa longue carrière a débuté par un « You are always in my heart », diffusé sur la Radio d'Istanbul en 1949. La chaîne publique diffusait alors la musique occidentale. C'était la Turquie des fondateurs républicains et un an avant l'alternance gouvernementale.

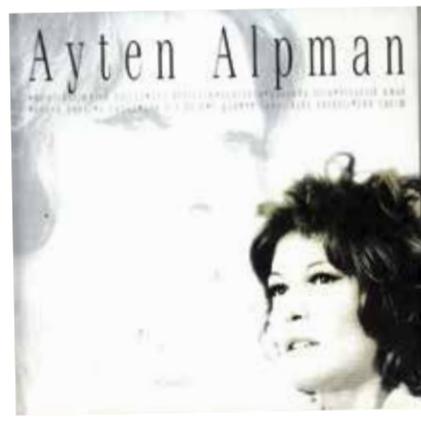
Puis, Arif Mardin, fondateur d'Atlantic

Nos chansons

Records, a découvert cette voix singulière. Le pays devenait alors un membre à part entière de l'alliance outre-Atlantique. Drôle de coïncidence nominale. Ayten Alpman devenait la voix, par excellence, du jazz en Turquie. Elle a non seulement étudié le jazz à l'étranger, mais elle a aussi tout écouté. Tous les grands de son temps, et d'avant...

Et est arrivée l'époque « Aranjman ». Pendant de longues années, la scène populaire de la production musicale en Turquie fut marquée par des vagues d'adaptation. Les grandes plumes écrivaient des paroles en turc sur des mélodies en vogue dans des pays européens. Les chansons italiennes et françaises, en premier, ont ainsi conquis le public par des paroles, souvent à l'eau de rose, en turc.

En 1974, Ayten Alpman a donc gagné sa place sur le devant de la scène avec une adaptation. L'année 1974 ayant été marquée par l'opération militaire à Chypre, sa mélodie n'était autre que celle de « Memleketim », la voix d'Ayten Alpman chantant pour « Mon pays ». Sur la mélodie d'une chanson de Mireille Mathieu, elle a bâti un hymne quasi officiel des années chypriotes.



La voix du jazz des clubs avant-gardistes stambouliotes est alors devenue l'étoile du drapeau national, avant de revenir à sa vocation première pour terminer sa carrière en reliant la musique pop turque à des formes de jazz.

Je l'avais croisé à Erenköy, il y a dix ans, sur cette terrasse de café. Elle gardait la fumée si particulière de sa voix. Au-delà du succès de cette chanson-hymne, elle comptait parmi les trois grandes voix de sa génération alors que ses chansons traversaient les générations.

Elle s'est éteinte en 2012, à Istanbul. Pourtant, sa voix vibre encore. « You are always in my heart », avait-elle chanté pour la première fois, à la Radio Istanbul, il y a presque 70 ans.

Elle y sera, pour toujours.



Ekin Çankal

Récemment, j'ai participé à la conférence « Borders/Sınırlar » qui m'a poussé à réfléchir sur le concept de « limites » qui sont créées par la culture dans laquelle on est né et vit, par les connaissances, l'éducation, notre entourage, etc.

Je viens d'apprendre que le mot « *sınur* » en turc, étymologiquement a une origine grecque alors que le synonyme de ce mot, « *had* », est d'origine arabe. Étonnement, en turc, il n'y a aucun mot afin de définir une limite, une frontière, une barrière... Tous les termes que nous utilisons de nos jours pour définir ces concepts proviennent de nos voisins. Qu'est-ce que cela signifie ?

Quant à la signification du mot « limite », la première chose qui nous vient à l'esprit c'est la « frontière » qui sépare les pays, les territoires. D'autre part, et de façon abstraite, cela évoque les limites de nos idées, de notre approche envers les autres.

Au XXI^e siècle, nous avons une perception du monde dans laquelle les lignes qui séparent les pays sont extrêmement rigides. Certaines de ces frontières ont été dessinées à la suite des guerres par les pays vainqueurs qui, autour des tables de négociations, ont décidé du destin des vaincus. Si les États cartographient,

Limite(s)

ce sont les humains qui créent les frontières de l'esprit. Pourtant, comme Jorge Luis Borges le souligne, « *cette idée de frontière et de nation me paraît absurde. La seule chose qui peut nous sauver c'est d'être des citoyens du monde.* »

Aujourd'hui, de nombreuses personnes essaient encore de se rendre en Europe, de franchir les frontières, dans l'espoir d'y trouver une vie meilleure. Un professeur qui ne parle pas le kurde essaie de franchir la barrière de la langue afin de communiquer avec son élève qui ne parle pas le turc. Un jeune homme turc qui ne veut pas faire le service militaire essaie de trouver la somme d'argent demandée par l'État afin de soustraire à cette obligation, mais est confronté à des limites financières. Des jeunes filles sont encore circoncises dans certains pays d'Afrique et se heurtent aux barrières créées par les coutumes. Les voilà limitées sur le plan sexuel, mais pas seulement. En définitive, on retrouve partout différentes formes de limites, et c'est la raison pour laquelle il paraît assez romantique d'imaginer un monde ou un mode de vie sans barrières. Malheureusement, les paroles de John Lennon (« *Imagine all the people sharing all the world* ») restent une utopie.

D'un autre côté, étant à l'origine une société nomade et guerrière, il est lo-



gique que le concept « *sınur* » n'existait pas chez les Turcs. Toutefois, au fil du temps, on a érigé de nombreuses barrières dans nos esprits. Néanmoins, comme Victor Hugo le soulignait : « *L'expression a des frontières, la pensée n'en a pas.* »

Alice Merton, une jeune musicienne, s'est rendue pour la première fois à Istanbul afin de donner son premier concert qui a eu lieu au Zorlu Studio. Au vu de son dynamisme, il est certain qu'elle deviendra une vraie star. Je suis persuadée que je dirai bientôt : « *Ah ! J'étais à son premier concert à Istanbul.* » Je ne savais pas qu'elle était si connue en Turquie, mais avec sa chanson la plus connue, « *No Roots* », elle a réussi à enchanter ses fans turcs. C'est rassurant de voir que la musique, loin d'être populiste, rassemble et est appréciée...

L'histoire de Yağlı

Quiconque s'est rendu en Turquie connaît le fameux *pide*, un des plats traditionnels du pays ! À Gumbet (Bodrum), le restaurant Yağlı prépare des spécialités de la mer Noire, dont des *pide* à base de produits naturels et de la région. Yağlı propose de revisiter le *pide* en proposant sa version sucrée : le *pide* fourré au nutella !

Après avoir préparé la pâte et divers ingrédients, un plat délicieux cuit au four est produit dans presque toutes les régions de notre pays : le *pide*. La propriétaire du restaurant Yağlı Aydan Ekşi nous explique : « *Chacun a son propre nom et une forme différente. Cependant, le « Pide de la mer Noire (Karadeniz Pidesi) » a une excellente réputation en raison de ses caractéristiques uniques. Fourré au veau ou au bœuf rôti, la fermentation de sa pâte est toute particulière, mais c'est sa cuisson – au four en pierre et au feu de bois – à l'étouffée qui fait toute sa singularité.* »



Pour les familles, le dimanche rime avec *pide*, ce plat qui constitue une part importante de la vie sociale de la région. Avant l'ouverture des échoppes de *pide*, les ingrédients préparés par les mères de famille ont été envoyés dans

des fours de boulangerie pour être cuisinés et, en général, cette dernière tâche revient au fils aîné de la famille - une habitude de la région qui se perpétue dans la culture.

De Sinop à Batoumi, toutes les provinces de la mer Noire, et même chaque district, ont leurs propres *pides* qui ont chacun des noms différents. Bien que le *pide* de la mer Noire présente des caractéristiques similaires, sa pâte est différente en raison du temps de fermentation, de sa taille et des techniques de cuisson utilisées.

« *Chez Yağlı, nous vous proposons des produits bio et régionaux de qualité, en passant du beurre aux boulettes de viande de Trabzon, aux haricots d'Ispir et à la viande de Milas-Selimiye. Ainsi, le pide que vous dégustez dans notre établissement n'a aucun égal dans la région, tandis que son goût provient bien des environs de la mer Noire.* » précise Aydan Ekşi.



Suphi Baykam

La relation entre un joueur de tennis et sa peur de perdre peut être très forte. En tant que rédacteur de cet article, je dois avouer que j'ai moi-même du mal à gérer la défaite, et ce même lorsque je dois m'incliner face à quelqu'un qui a nettement mieux joué que moi ! J'ai commencé à jouer au tennis à l'âge de trois ans. Durant sept ans, j'ai pratiqué cette discipline sportive en équipe minime et cadet. Mais, ne supportant pas de trouver meilleur que moi alors que je ne pouvais que m'en prendre

à moi-même, j'ai arrêté le tennis et j'ai commencé le basket-ball, un sport collectif dans lequel j'ai été plus performant.

Mais, dans le cas Serena Williams, on

L'affaire Williams

ne parle pas d'un enfant ou d'un adolescent, mais d'une joueuse professionnelle qui est indiscutablement l'une des meilleures de l'histoire du tennis. Serena Williams, vainqueur de 23 *slams*, a été incapable d'accepter sa défaite contre Naomi Osaka. Naomi n'est presque pas montée au filet, mais son jeu de fond de court et son service très bien placé et régulier ont suffi à prendre le dessus. Avec une décision très juste de la part de l'arbitre qui a pris note du *coaching* malheureux de Patrick Mouratoglou, Serena a perdu son calme. Elle a commencé à proférer des propos injustifiés, peut-être sans savoir que Patrick avait vraiment commis un impair. Mais cela n'allait en rien changer la décision de l'arbitre. Évidemment, nous savons que le *coaching* - donner des consignes par gestes à son joueur lors d'un match - est interdit en tennis. Mais, dire que cette décision de l'arbitre était sexiste relève certainement de l'excuse la plus ridicule que l'histoire du tennis n'ait jamais entendue, tout comme cette phrase : « *je suis une mère, je ne mens pas* ». Naomi Osaka n'étant pas mère, cela voudrait-il dire qu'elle ment ? Plus tard, Serena Williams a continué dans cette voie en cassant sa raquette sur le court, avant d'insulter l'arbitre Ramos de « *menteur et de voleur* ». Une situation inadmissible lors d'une finale d'un tournoi du Grand Chelem !

L'arbitre avait donc deux choix :

1) Disqualifier Williams et interrompre le match. C'est normalement la décision qui devait être prise par l'arbitre, mais

cela aurait été risqué pour la crédibilité du tournoi et - plus important encore - ça aurait été dommage pour Osaka.

2) Laisser Osaka achever « sa proie » de ses propres mains.

Heureusement, l'arbitre n'a pas disqualifié Williams et a permis à Osaka de gagner ce match qu'elle a dominé depuis le début (sans oublier qu'elle avait déjà battu Serena cette année, à Miami).

Si je suis un grand admirateur de Serena Williams et désirais qu'elle gagne, l'attitude positive d'Osaka et le comportement inacceptable de Williams m'ont fait changer de côté. Après cet événement, je pense que Naomi Osaka pourrait devenir la prochaine légende du tennis et que Serena Williams doit vraiment réfléchir à son comportement si elle veut continuer à jouer.

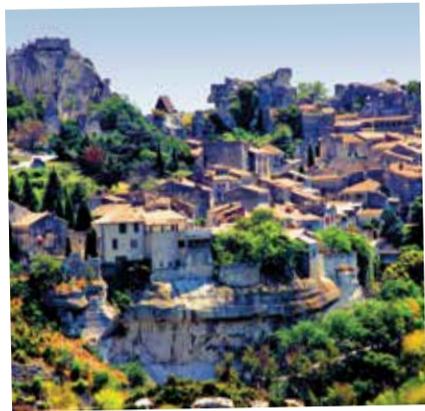
Dans le tournoi des simples messieurs, le vainqueur a été, comme à Wimbledon, le Serbe Novak Djokovic qui a su non seulement surmonter ses blessures, mais a aussi réussi à hisser son jeu à un niveau nettement plus haut et agressif qu'en 2015.





La Provence, par sa nature et sa culture, a enchanté les étudiants de la promotion de 1968

Cet article a été rédigé pour relater les impressions du voyage en Provence des diplômés de 1968 de la Faculté des Sciences politiques, l'un des établissements d'enseignement les plus renommés de Turquie. Permettez-moi de vous présenter la Faculté en quelques mots. La Faculté des Sciences politiques de l'Université d'Ankara est la continuation, sous le régime républicain établi par Atatürk, de *Mekteb-i Mülkiye-i Şahane*, fondé pendant l'Empire ottoman en 1859 tout comme *Mekteb-i Sultani* (le Lycée de Galatasaray) à Istanbul. Pendant 160 ans, cette institution a formé pour l'administration turque des milliers de fonctionnaires qualifiés en tant que préfets, gouverneurs, diplomates, banquiers, économistes, comptables, conseillers financiers, inspecteurs et professionnels des médias. À bien des égards, elle ressemble à l'ENA en France. La solidarité entre les étudiants et la fidélité à leur école sont devenues légendaires. Chaque année, les anciens diplômés se réunissent pour participer à des activités sociales, à des voyages dans le pays et à l'étranger, ils évoquent leurs années estudiantines et ravivent leurs souvenirs.



poursuite de rêves inspirés du « Quintette d'Avignon » de Lawrence Durrell, cherchait à découvrir au plus vite le vieil Avignon, le palais des Papes et les légendes médiévales des terres de Provence, berceau des Templiers. Et bien entendu, observer les montées et descentes du bateau dans les écluses, fréquentes sur les circuits fluviaux européens, et leurs portes, est devenu un centre d'intérêt technique particulier pour notre groupe. **L'extraordinaire décor de ce voyage : Les vignes de Provence, les châteaux, les vins, les tournesols, la lavande...**

En terre provençale, nous nous attendions à voir les champs de lavande en fleurs, mais ce ne fut hélas pas le cas. Sous l'effet négatif du réchauffement planétaire, les lavandes avaient fleuri prématurément et avaient été coupées plusieurs semaines auparavant. Et dire que Trump refuse de voir les effets néfastes du réchauffement climatique !

Si nous n'avons pas pu nous promener dans les champs de lavande, nous avons visité, accompagnés par L'Arlésienne de Bizet, les vignes bourguignonnes soignées tel un tableau à perte de vue, les châteaux extérieurement splendides – reflet parfait de l'exploitation paysanne par les ducs, les comtes et les seigneurs –, mais austères à l'intérieur ; les cathédrales bâties sur les hauteurs des villes, symboles de la souveraineté religieuse ; les caves à vin ; nous avons goûté les vins du Beaujolais et des Côtes-du-rhône. Nous avons découvert les produits du terroir sur un marché de Beaune, et avons été impressionnés par les Hospices de Beaune (Hôtel-Dieu). Cet hôpital, qui est l'une des réalisations les plus remar-

quables de l'architecture française du XV^e siècle, a été construit en 1443 pour les pauvres par Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; mais comme sa construction date de la fin de la guerre de Cent Ans, nous avons appris qu'il a été utilisé pour soigner les soldats blessés.

Nous connaissions Antoine Grizmann, le talentueux footballeur de l'équipe nationale française. Des affiches de la cérémonie de bienvenue accrochées dans la ville nous ont appris que Grizmann est mâconnais.

Outre le vin, les caves, les châteaux, l'Hôtel-Dieu, les fleuves, les vignobles, le football, nous avons également découvert une sorte exceptionnelle de champignon. Dans une ferme de truffes, champignons qui poussent sous la terre, nous avons observé deux chiens spécialement dressés pour trouver et déterrer le champignon sous le sol grâce à leur odorat. Ensuite, nous avons dégusté de la truffe et reçu des informations à propos de sa vente.

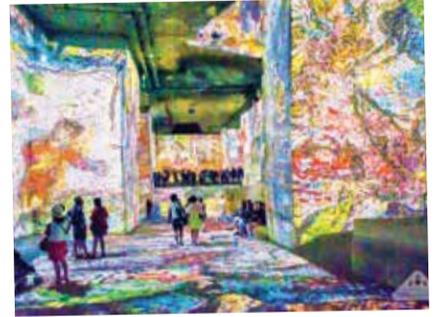


Les grands acteurs de ce voyage : Sur les traces de Van Gogh, Cézanne, Molière, Lamartine, Niepce...

Nous avons pris plaisir à respirer l'air de la petite pièce où le grand Van Gogh, en traitement dans cette clinique de la campagne d'Arles, en 1888, peignait les paysages de la région ; à se remémorer, à Chalon avec Nicéphore Niepce, l'histoire de la photographie depuis le XIX^e siècle ; à voir, avec ses tableaux, les objets personnels de Cézanne ; à flâner dans les rues, sur les places où marchait Lamartine.

Dans le monde des maisons en pierre et des rues étroites des Baux-de-Provence, qui semble resté intact depuis des siècles, nous nous sommes promenés dans les boutiques de produits artisanaux. C'est dans ce site que, impressionné par la vue magnifique sur les vestiges d'une carrière de pierre abandonnée, le célèbre réalisateur Jean Cocteau a installé un plateau de tournage ; et là, aux Carrières de Lumière, qui est désormais un lieu de spectacle, l'exposition numérique immersive *Picasso et les Maîtres espagnols* à laquelle nous avons assisté était, en un mot, spectaculaire.

Se promener dans les rues étroites de la cité de rêve d'Avignon ; se faire photographe devant le théâtre où Molière est monté sur scène ; participer, même si nous ne disposions pas d'assez de temps pour aller au théâtre pendant le célèbre Festival d'Avignon, à l'ambiance créée par les artistes la nuit ; observer de près, au petit matin, la majesté du palais qui abrita un temps les Papes, et le pont Saint-Bénézet, nous conduisent dans une autre dimension temporelle.



Le mistral rend-il les gens fous ?

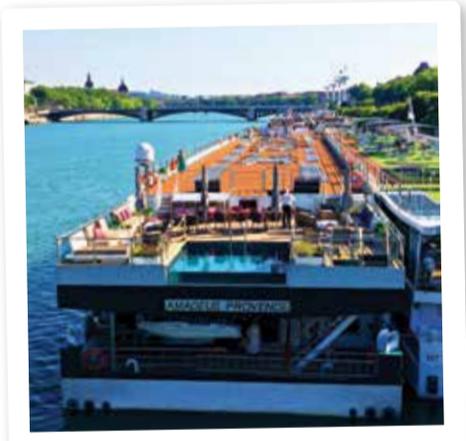
Nos guides nous ont conté diverses histoires à propos du mistral qui, en soufflant, rend fous les gens de Provence et perturbe leur équilibre. Pourtant, en Turquie, l'*imbat*, l'équivalent du mistral, en rafraichissant Izmir et la mer Égée, est considéré comme un vent qui permet de respirer. Mais le mistral de Provence, lui, souffle avec violence et dure 3-5-7-9 jours. Il aurait même parfois soufflé pendant 41 jours. Les gens ferment donc les volets en bois de leur maison et attendent que le vent s'apaise. Certains attribuent même au mistral les crises de nerfs dont souffrait Van Gogh en peignant dans les champs de Provence. Mais n'oublions pas que quand Van Gogh est entré à la clinique d'Arles, il était déjà malade. En tout cas, notre groupe a terminé son voyage sans avoir eu affaire au mistral.

Un bateau confortable, une équipe souriante, et l'amitié...

Sur le bateau *Amadeus Provence*, tout le personnel était souriant, sympathique et motivé. Chaque jour, les délicieux plats, fromages, glaces et desserts concoctés par les chefs mettaient en joie les convives.



Notre voyage dans la romanesque Provence, inscrite au patrimoine mondial, a été enrichissant et envoûtant sur les plans de la nature, de l'histoire et de la culture. Mais le plus important pour nous fut que ce voyage permit à nos longs liens historiques, politiques et culturels que nous avons tissés avec la France, de s'épanouir une fois de plus, à la lumière de la pensée républicaine et des principes d'égalité, de justice et de fraternité, dans la mémoire révolutionnaire de la génération de la promotion 1968.



En juillet de cette année, la promotion 1968, en bateau fluvial, a décidé de visiter les villes du Rhône et de la Saône dont les racines remontent à l'époque romaine : Mâcon, Beaune, Lyon, Chalon-sur-Saône, Aix-en-Provence, Avignon, Arles, Le Pouzin, afin de découvrir l'histoire, la nature, les alentours, mais aussi les artistes qui ont marqué la région, la culture du vin et de la gastronomie. Tout cela tandis que l'auteur de ces lignes, à la





Daniel Latif

Bentley Bentayga V8 : Le Grand 8 britannique

« Comment s'appelle-t-il déjà ? »... Au-delà de son coloris exotique « Yellow Monaco », le dernier SUV de chez Bentley a une dénomination quelque peu farfelue. Et pour cause, on peine à s'en rappeler : « Bengaya, Bendada, Bentayaga... ». Voici un moyen mnémotechnique pour ne plus vous tromper. Pensez à une « baine » et à une « targa » avec un « Y ». Cela donne « Bentayga » ! Le compte est bon.

Ce nom viendrait des îles Canaries et ferait référence à un rocher. Soit ! En terme de proportions, la métaphore est réussie, ça donne une idée du gabarit : 5,1 mètres de longueur, 2 mètres de largeur pour 2,3 tonnes.

Après le célèbre W12, vient s'ajouter une nouvelle version essence avec le moteur V8 essence de 4l, relié à une transmission automatique de 8 rapports, développant 550 ch.

Bentayga... Difficile d'imaginer que derrière une telle appellation se cache un bijou *So British*. En effet, cette œuvre

d'art, fabriquée à Crewe en Angleterre, aux proportions massives et aux feux arrière d'inspiration cubiste, équipée avec des roues de 21 pouces, véhicule ce je ne sais quoi de singulier et décomplexé, mais rien de moins noble.

De l'extérieur, on l'appelle SUV. À l'intérieur, on l'appelle jet privé. Le contraste est surprenant lorsque vous grimpez à bord. Vos yeux se posent sur le garde-temps de perles et diamants Breitling trônant au centre de la planche de bord. Il n'y a pas de doutes, vous voilà désormais lové dans un cockpit de luxe.

L'omniprésence de somptueux cuirs, matelassés et capitonnés, ornés de surpiqûres colorées, les tirettes d'aération, la noblesse des matériaux, ici des inserts en bois, vous invitent à caresser le véhicule de long en large.

Ici, on est en Business à l'avant et à l'arrière. Les sièges sont équipés d'appuie-tête ajustables et embrassent avec toute la douceur et le moelleux d'un coussin. Toujours pour agrémenter le confort des passagers, des sièges ventilés, un double

vitrage thermique et phonique — à ouverture onctueuse — et ce qui parachève le bien-être des passagers : le toit panoramique ouvrable sur la moitié. Tout est là pour vous procurer les meilleures sensations de conduite, notamment dans le sud. L'on démarre la voiture, le mode par défaut s'appelle Bentley, il s'agit du compromis parfait entre « confort » et « sport ». Le moteur est notoirement feutré, y compris lorsque l'on passe en mode « sport », en dépit de l'ouverture des clapets d'échappement, le son envoûtant, reste cependant vraiment discret.

Véritable tout terrain, vous pourrez modifier la hauteur de caisse ou choisir parmi l'un des modes de conduite : neige, sable ou environnements hors-pistes. Le gabarit du « bébé », qui avale les dos d'âne aisément, se fera instantanément oublier dès les premiers kilomètres et vous invite à vous échapper hors des sentiers battus.

Les passagers arrière auront à disposition chacun une tablette Android, utilisable aussi en dehors de la voiture. Avec



de surcroît, télécommande pour gérer, entre autres, l'infotainment, la climatisation ou encore voir la vitesse à laquelle le conducteur roule.

Le plus fascinant reste toutefois l'image que véhicule ce Bentayga, avec ce foisonnement du logo Bentley reconnaissable par son chiffre oscillant entre le « B » et le « 8 ». Symbolique, prophétique ou biblique... Même si ce chiffre ne laisse rien au hasard, il laisse le champ libre à de nombreuses, on peut très certainement penser qu'il illustre bien les sensations dignes d'un grand 8 que procure la conduite du Bentayga.



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Coton : l'or blanc des champs

En septembre, j'ai accompagné les élèves du club d'Environnement et de la vie durable de deux établissements d'enseignement bilingue français d'Istanbul - Notre-Dame de Sion et Saint-Michel - dans le cadre de l'exposition de photos intitulée « le voyage du coton », organisée par les deux professeurs responsables du club, Seval Erol et İnci Kimyonşen, avec le soutien de la société textile Kivanç.



Durant trois jours, les élèves du club ont été photographiés par Alberto Modiano alors qu'ils découvraient les étapes de la transformation du coton : de la récolte dans les champs, à la fabrication du tissu. Notre destination fut la ville d'Adana, au sud-ouest de la Turquie, un centre industriel et agricole important qui doit sa croissance essentiellement aux industries textiles et à la culture du coton. La ville est construite sur les rives du fleuve Seyhan. Ses terres fertiles



Alberto Modiano

ainsi que son climat chaud et très humide la rendent parfaitement propice à la culture du cotonnier.

La Turquie est le septième producteur mondial de coton. En revanche, ces dernières années, les agriculteurs se sont détournés de cette culture qui coûte cher au bénéfice d'autres, beaucoup plus rentables, comme la culture du maïs. Ainsi, la production du coton est passée de 858.000 tonnes en 2012/2013 à 645.000 tonnes en 2016/2017. Pour faire face à la demande de l'industrie du textile et des vêtements, le pays se transforme peu à peu en un importateur du coton. Mais, sur place, nous avons appris que la culture du coton est en augmentation et que la hausse du prix d'achat de ces deux dernières années va certainement conforter cette tendance.

Le moment le plus extraordinaire de ce voyage fut lors de la récolte et la découverte des champs blancs de coton qui s'étendent à perte de vue. Sous une chaleur accablante et équipés de cha-

peaux, de lunettes de soleil, de bottes et de gants, nous avons avancé parmi les cotonniers afin de cueillir le coton. À l'extrémité de l'arbuste pratiquement sec, les fibres du coton, qui jaillissent de leurs capsules, sont prêtes à être cueillies. À bien y regarder, cela ressemble à une rose blanche dans le désert, car le coton est entouré de branches, de feuilles et de bractées sèches. Et c'est une rose blanche magnifique !



Kazım Bölükçüoglu

Tout en procédant à la cueillette, nous écoutions l'ingénieur agronome responsable de la récolte, Kazım Bölükçüoglu. Celui-ci explique que « les graines sont plantées en rangées en avril, et la récolte commence en septembre. Le fruit du cotonnier s'appelle la 'capsule'. Arrivée à maturité, celle-ci éclate et libère de longues et soyeuses fibres sous la forme de boules qui contiennent les graines. Ces dernières servent à la fabrication de l'huile végétale. La récolte est mécanisée, car plus rentable et beaucoup plus rapide, et ce particulièrement dans les très grandes plantations. Le cotonnier a besoin d'une terre fertile et perméable, il est sujet à de nombreuses maladies, mais aussi aux attaques des insectes et des acariens, d'où l'usage des pesticides et des fertilisants ». Néanmoins, Kazım Bölükçüoglu souligne que « l'usage excessif de ces produits en-



traîne une pollution des sols et donc une baisse des rendements. Ainsi, le dosage de ces produits reste indispensable ».

La culture du coton ne contribue pas uniquement à l'économie du pays, elle a aussi permis de développer des traditions uniques à Adana et a certainement été une source d'inspiration pour les grands écrivains contemporains turcs. Originaire de cette région, comment ne pas évoquer Yaşar Kemal, l'une des grandes plumes de la littérature turque qui, dans son roman « Ortadirek » (l'autre face du montage), décrit les champs de coton en ces mots : « Les paysans descendent dans la vallée de Çukurova, ils installent leurs tentes au bord des champs, car les capsules n'ont pas encore éclaté pour libérer leurs fibres. Ils patientent alors en les fixant et comptent, chaque jour, celles arrivant à maturité et qui libèrent leurs cotons. Un jour, il y en aura cinq, puis dix, quinze et un autre jour cent ... Leur nombre augmente chaque jour. Et enfin un jour, au crépuscule, ils découvraient que tout est devenu blanc comme s'il avait neigé ».



Seval Erol - Mireille Sadège - İnci Kimyonşen



Gülsün Bağcıvan - Ahmet Özkaya



Nami Başer

Depuis quelques décennies, quand on parle de l'opéra - non pas en tant qu'art dramatique, mais comme bâtiment artistique -, on pense tout de suite à Sydney. On vante alors l'incroyable vue qu'on a de cette auguste maison apparue soudainement dans le milieu désertique de l'Australie. Au début du XX^e siècle, Atatürk a désiré que des opéras, tels ceux de Bulgarie, soient construits en Turquie. Depuis la disparition de l'opéra de Taksim, il ne reste plus que le Süreya qui date de cette époque. La semaine dernière, j'ai découvert l'opéra de Göteborg. Le bâtiment se trouve au bord de la mer, à l'intérieur du port. Ainsi, quand on monte ses escaliers, on a l'impression que l'on se trouve sur une

L'opéra de Göteborg

sorte de petite île ayant surgi de l'océan et que, à tout instant, on peut se jeter dans l'eau et y nager jusqu'à la fin des temps. C'est pourquoi je préfère celui-ci à tous les autres, d'autant plus que la Suède est un pays où il fait frais où la mer nous offre une bouffée d'oxygène salvatrice.

À l'opéra de Göteborg, on jouait « Madame Butterfly » de Puccini et, dans ce pays nordique, la distribution des rôles y était, comme à l'accoutumée dans ce genre de travail, internationale. L'actrice principale, Karah Son, qui jouait Madame Butterfly, était une soprano sud-coréenne. Le metteur en scène Joshi Oïda était Japonais, tandis que celui qui jouait le perfide américain Pinkerton qui abandonne Butterfly après l'avoir séduit

et l'avoir faussement épousé se trouvait être un ténor irlandais Aaron Cawley. C'est le chef d'orchestre Henrik Schaefer qui représentait la Suède puisqu'il appartenait à l'orchestre de Göteborg. On avait choisi comme libretto un texte qui précédait celui qu'on connaît tous puisque celui-là soulignait le côté politique de la pièce. En plus de présenter le conflit des cultures, elle mettait aussi à nu l'impérialisme américain. Comme le metteur en scène était Japonais, cela lui tenait évidemment à cœur de présenter cette thèse politique de l'œuvre. Une initiative pertinente, la critique de l'impérialisme américain n'étant plus du tout désuet alors que nous sommes interloqués, tous les jours, par les extravagances de monsieur Trump.



Quoi qu'il en soit, ce fut un vrai régal d'assister à cette représentation si parfaite d'un ouvrage de Puccini qui continue à briller dans la persévérance de sa critique de la vie contemporaine qui semble si actuelle. Il faut savoir gré à la Suède de rassembler tout un peuple, aussi divers soit-il, sans faire d'amalgame. Du reste, étant donné que 30% de la population est composée de migrants, le résultat attendu des dernières élections nous réservait des surprises.

SALT Beyoğlu : Les scintillements de l'univers

Découvrez le second volet de la série de l'exposition « Conversations » : « The Universe Flickers ». À l'initiative d'Annie Fletcher, conservatrice du Van Abbemuseum (Pays-Bas), et soutenue par l'Institut néerlandais en Turquie, l'exposition a ouvert ses portes le 12 septembre au centre d'exposition SALT de Beyoğlu (Istanbul).



Les peintures et les dessins d'Anna Boghiguan, artiste arménienne qui a étudié les sciences politiques, questionnent les conditions géopolitiques actuelles afin de dénoncer une forme actuelle d'aliénation. L'œuvre de Rana Hamadeh, artiste libanaise vivant aux Pays-Bas, se penche sur la notion de témoignage afin de jeter la confusion sur l'idée de la centralité de la notion de citoyenneté.

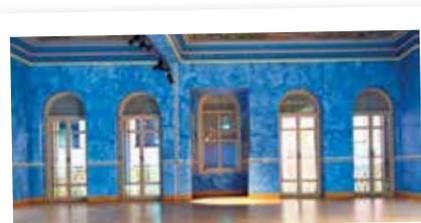
Anna Boghiguan, Rana Hamadeh, Navine G. Khan-Dossos et Merve Ünsal se penchent sur l'image que nous avons du présent afin d'inventer et de nommer un futur possible alors que les concepts tels que la souveraineté, le genre, ou encore la technologie sont reconfigurés.



Quant à la peinture murale monochromatique de l'artiste britannique Navine G. Khan-Dossos, elle induit l'idée que tout incident ou crime peut se produire dans l'espace public comme privé.

Enfin, la stambouliote Merve Ünsal utilise les seuils de nos demeures, en les positionnant dans de doubles dualités, afin de nous pousser à nous questionner littéralement et métaphoriquement sur notre position d'occupant.

Une exposition incontournable qui se tiendra jusqu'au 30 décembre !



* Camille Saulas

Photo: Mustafa Hazneci et Gamze Cebeci

L'exposition, qui emprunte son titre d'un chapitre du roman de science-fiction de Cixin Liu « The three-Body Problem » (2014), porte un autre regard sur l'histoire et le futur en transcendant les limites de l'expérience humaine et en remettent en question notre compréhension, notre interprétation et notre perception du monde.

Par leurs travaux, les artistes abordent les limites de nos connaissances, l'imperfection des témoignages et la possible manipulation de l'histoire.

Fatih Can Ekşi : « Vivez magnifiquement à Bodrum »

Depuis le début de l'été, Fatih Can Ekşi est le directeur de l'hôtel Manastr. Situé dans les hauteurs et très proche du centre de la ville de Bodrum, l'hôtel, créé en 1986, est tel une terrasse qui offre une magnifique vue sur la mer. Nous y avons rencontré son directeur général afin d'évoquer son métier et la destination la plus touristique de Turquie.

Pouvez-vous nous parler brièvement de vous ?

J'ai vécu en Autriche durant 12 ans avant de m'installer à Ankara puis à Istanbul. Je vis à Bodrum depuis 1994. J'ai travaillé dans différents hôtels, bars et clubs de la ville. Si aujourd'hui je m'occupe de la gestion des hôtels, je travaillais auparavant dans la gastronomie.

Comment vivez-vous le fait de travailler à Bodrum ?

C'est une expérience extraordinaire. Pour reprendre les propos de Cihan Çelikel : « Au lieu de vivre dans un climat merveilleux ailleurs, venez ici et vivez magnifiquement à Bodrum. » Vivre ici, c'est comme vivre dans la lumière.

Lorsque vous prenez la direction d'un hôtel, êtes-vous pour tout changer ou optez-vous pour la continuité ? Quel est votre style de gestion ?

Dans notre profession, il y a trois choses très importantes. La première est de satisfaire nos supérieurs, la seconde est de satisfaire nos employés. Enfin, le plus important, c'est de répondre aux besoins et aux désirs de nos clients. Ces trois objectifs sont interdépendants. Ma stratégie vise donc à satisfaire ces trois exigences. D'ailleurs, aimant les relations humaines, c'est un bonheur pour moi d'œuvrer en ce sens.

Vous avez travaillé en Turquie et à l'étranger. Quels sont les avantages ou les inconvénients selon vous de travailler ici ?

Je pense que l'excès numérique désavantage la Turquie. Par exemple, il y a beaucoup trop d'hôtels, trop de sites historiques et de plages. Finalement, ça nuit à leurs valeurs. Si vous regardez à l'étranger, les gens apprécient tout ce qui est ancien, ils ne le détruisent pas. Ils



rendent l'ancien viable et habitable. Nous ne retrouvons malheureusement pas ceci ici. Nous avons tendance à détruire pour reconstruire.

Vous faites partie de Skäl Bodrum. Pouvez-vous nous parler de cette association ?

C'est une association internationale du tourisme unique en son genre. Ceux qui s'intéressent au tourisme - que ce soit les hôteliers, les compagnies aériennes ou de bus - viennent au Skäl Bodrum pour échanger sur ce qui peut être fait dans ce secteur. C'est une organisation privée très importante qu'on ne peut pas comparer à une ONG. Si vous regardez les projets de responsabilité sociale qui se mettent en place ici, vous constaterez qu'il n'y a pas d'égal ailleurs.

Nous bénéficions par ailleurs d'un réseau dans le monde entier ce qui est on ne peut plus bénéfique. Participer à cette organisation c'est entrer dans un énorme réseau où chaque personne que vous rencontrez peut vous tendre la main. C'est une organisation où priment la solidarité et les échanges d'opinion.

* Propos recueillis par Mireille Sadège

Les pianistes de Sion



Tamayo Ikeda : « Sur scène, je désire rendre les gens heureux et leur donner la force de se battre »

C'est une soliste bien particulière qui a foulé le sol d'Istanbul et du lycée Notre Dame de Sion en novembre 2017 à l'occasion de la troisième édition du Concours International de Piano – Istanbul Orchestra'Sion. Membre du jury de ce concours aux côtés de Vahan Mardirossian (président du jury), de Frédéric Chiu, de Jean-Yves Clément, de Gülsin Onay et d'Emre Şen, Tamayo Ikeda nous a fait l'honneur de nous accompagner dans cette aventure extraordinaire et de nous accorder du temps afin de la découvrir plus amplement.



Née en 1971 au Japon, Tamayo Ikeda s'est assise pour la première fois devant un piano alors qu'elle n'avait que trois ans. La préface de sa carrière est survenue à la suite d'un drame familial et de la peine qui s'est installée dans son foyer, mais qu'elle a su panser grâce à son talent : « Je pense que ma vocation fait suite au décès de ma petite sœur qui n'avait qu'un an et moi deux ans. Afin de redonner le sourire à ma mère, qui était chanteuse, je me suis mise moi-même à chanter. C'est mon premier souvenir et je pense que c'est à partir de là que j'ai su que je voulais rendre les gens heureux en étant sur scène, sauver des âmes en offrant des concerts, leur donner la force de se battre », nous explique la pianiste. C'est donc d'abord sa mère qui l'a accompagné dans ses premiers pas d'artiste : « Ma mère donnait des cours de piano et était très pédagogue. Donc j'ai appris avec elle jusqu'à mes huit ans et c'est grâce à cette femme extraordinaire que le piano est devenu mon jouet favori ». Plus une passion qu'un objectif de carrière, Tamayo Ikeda a suivi une scolarité classique avant d'intégrer le conservatoire Tōhō Gakuen à Tokyo : « Je ne voulais pas être pianiste à cet âge-là. D'ailleurs, j'ai suivi une scolarité tout à fait normale et j'ai même arrêté le piano à douze ans à cause d'un enseignant qui

était extrêmement sévère. Pour moi, le piano devait être une joie, non un cauchemar. Je n'ai repris le piano qu'à 14 ans après qu'une enseignante, qui était adorable, m'a permis de réaliser que je ne devais pas gâcher mon talent. J'ai donc intégré un lycée de musique où j'ai étudié durant trois ans », raconte la soliste. Consciente de son don, elle quitte son pays natal avec sa mère à l'âge de 19 ans afin de rentrer au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris. Une décision déterminante dans sa carrière qui fut possible grâce à une rencontre qui a changé sa vie : « Le pianiste Vlado Perlemuter, un élève du compositeur français Maurice Ravel, est venu donner un récital à mon lycée. Je trouvais alors la musique classique ennuyante, mais pour la première fois ça m'a touché. Il y avait quelque chose qui m'a fait vibrer. La sonorité était extraordinaire, il fallait donc que j'aille en France pour apprendre l'art de Vlado Perlemuter, mais malheureusement il ne donnait plus de cours. J'ai donc voulu devenir l'élève de son propre élève : Jacques Rouvier. Cet homme est formidable, c'est certainement le meilleur pédagogue de notre époque. J'avais enregistré une cassette de ce que je faisais au piano et, après l'avoir écouté, il m'a accepté en stage en 1988. J'ai donc pris l'avion et j'ai été accueilli au conservatoire sans savoir que c'était si difficile d'intégrer cet établissement ». En 1989 commence alors cette belle aventure, non sans défis qu'elle a relevés avec succès et avec un coup de pouce bienvenu : « Pendant ce stage, il fallait monter trois morceaux en seulement deux ou trois semaines, mais je n'avais pas de piano. En me promenant sur les Champs Élysées, je suis tombée sur Pierre Sančan, l'un des professeurs de Jacques Rouvier, avec qui je faisais aussi mon stage, qui m'a demandé ce que je faisais là. Après lui avoir expliqué

la situation, il m'a proposé de venir à son studio de travail où il m'a laissé travailler sur son piano. Ce fut une chance inouïe et c'est ainsi que je suis rentrée au conservatoire de Paris et y étudier fut un véritable bonheur, c'était le paradis par rapport à l'enseignement que j'ai reçu au Japon. La communication avec nos professeurs était au cœur de l'enseignement, c'était extraordinaire ».

Lauréate de plusieurs concours internationaux – elle est la récipiendaire d'un Deuxième Prix et du Prix spécial Claude Debussy au Concours International Yvonne Lefebure, d'un Prix Spécial Claude Debussy au Concours International de Porto, ainsi que d'un Premier Prix au Concours International Francis Poulenc et d'un Prix Spécial Casadessus – la soliste de 47 ans au doigté délicat et au jeu passionné revient avec philosophie sur ces expériences : « J'ai passé beaucoup de concours. Ce fut très enrichissant d'y prendre part, car cela permet de s'ouvrir à d'autres choses, à d'autres musiciens, à d'autres styles, à d'autres professeurs, mais aussi à d'autres mentalités ».



Récemment, celle qui s'est produite sur tous les continents, qui assure depuis 2002 la direction artistique du Festival des Musiques Festiv' en EntreDeux-Mers (Gironde), et que l'on entend régulièrement sur les ondes de France-Musique aux côtés des plus grands solistes et chefs d'orchestre que sont Régis Pasquier, Roland Daugareil, Gérard Poulet, Roland Pidoux, mais aussi Jean Ferrandis, Florent Héau et Naoto Otomo, fut membre du jury de la troisième édition du Concours International de Piano – Istanbul Orchestra'Sion. Consciente de l'importance de ces moments charnières dans une carrière de pianiste, Tamayo Ikeda, avec bienveillance, recherche celui ou celle qui, par sa personnalité, sa sensibilité et sa sincérité, saura transmettre une émotion à son auditoire.

* Camille Saulas

Notre-Dame de Sion AGENDA CULTUREL

Octobre 2018

Golden Horn Brass
Jeudi 4 octobre à 19h30



Shaun Choo

Jeudi 18 octobre à 19h30



Récital de piano
du Premier Prix
du Concours International
de Piano - Istanbul
Orchestra'Sion 2017.



Orchestra'Sion

Samedi 27 octobre à 20h00



Pour plus d'informations, consultez notre Agenda Culturel en ligne :
<http://www.nds.k12.tr/Agenda-culturel/>



Lycée Français Notre-Dame de Sion
Cumhuriyet Cad. 127 Harbiye 34373 Istanbul
Tel : (0212) 219 16 97 www.nds.k12.tr



Agenda culturel



Filmekimi İKSV Istanbul
Du 5 au 14 octobre
Organisé par l'Istanbul Foundation for Culture and Arts (İKSV), le Festival du film de ce mois d'octobre vous propose d'assister à la projection en avant-première de films turcs et la projection de films acclamés internationalement.

Exposition : Cent ans après la guerre des dessins

Institut français d'Istanbul

Du 10 octobre au 21 novembre

À l'occasion du centenaire de la fin de la Grande Guerre, découvrez cette exposition de caricatures à travers lesquels vous découvrirez les facteurs qui ont engendré, mais qui ont aussi permis d'arrêter ce premier conflit mondial.

Festival Sound Ports Istanbul

Babylon, Istanbul

Le 13 et 14 octobre

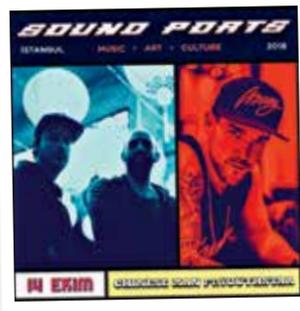
Un Festival unique est organisé à Istanbul. Dédié au monde urbain, à l'échange culturel ou encore à la pensée positive, la troisième édition du Festival Sound Ports Istanbul aura pour thème « Empower One Another ».

Akbank Jazz Festival : Tarkovsky Quartet

Zorlu PSM, Istanbul - Le 22 octobre, 20h30
Le Festival de jazz Akbank vous invite à découvrir, ou à redécouvrir, le monde musical extraordinaire du Tarkovsky Quartet.

Concert : Pain of Salvation

Zorlu Studio, Istanbul - Le 18 octobre, 21h30
Le groupe mythique de rock métal suédois sera à Istanbul pour un concert exceptionnel au Studio du centre Zorlu.



Sirma Parman

Récitals d'Istanbul

Si vous êtes un amateur de musique classique et que vous habitez à Istanbul, vous connaissez certainement le programme *Istanbul Recitals*. Si ce n'est pas le cas, voici votre tout premier regard sur sa 12^e édition.

D'octobre à juin, une fois par mois, *The Seed* du musée Sakıp Sabancı (SSM) se consacre à la musique classique avec *Istanbul Recitals*. Chaque année, depuis 12 ans, des génies du piano venant d'Asie, d'Europe et des États-Unis se rendent à Istanbul en tant qu'invités du programme. Débutant le 3 octobre, cette 12^e édition propose de nouveau un programme complet et séduisant. En plus d'être le seul projet de Turquie consacré exclusivement aux récitals, *Istanbul Recitals* réunit les amateurs de la musique classique dans un des plus beaux lieux de concerts de la ville. Ce centre d'activités multifonctionnel au sein de la structure du SSM offre une expérience unique du fait de son architecture moderne et de son infrastructure technologique avancée. Le musée est situé à Emirgan où vous aurez un panorama unique sur le Bosphore.

Avant d'évoquer les pianistes qui investissent la scène d'Istanbul, soulignons que le SSM propose une exposition consacrée à l'œuvre du peintre et du fondateur du musée, Osman Hamdi Bey. L'exposition « Osman Hamdi Bey Beyond Vision » est basée sur les résultats du projet « Analyse scientifique et conservation des peintures d'Osman Hamdi Bey ». Effectué en deux ans, le projet vise à informer les amateurs d'art sur les techniques d'application

de peinture de l'artiste, ainsi que sur les matériaux et les types de pigments fréquemment utilisés par ce dernier. Si vous assistez à l'un des trois premiers concerts, je vous recommande vivement de vous y rendre plus tôt afin de visiter cette passionnante exposition.

La 12^e édition d'*Istanbul Recitals* commencera le 3 octobre par le concert du duo de pianistes hollandais, Lucas et Arthur Jussen. Ces jeunes frères donneront un concert à quatre mains en explorant la grammaire classique. Le second concert se tiendra le 13 novembre et ravira les amateurs de musique classique et de Michael Haneke. Les spectateurs ont découvert le pianiste français Alexandre Tharaud après que celui-ci ait composé la musique du film *Amour* (2012) dans lequel il interprète son propre rôle. Le troisième et le dernier récital de l'année 2018 sera celui de Claire Huangci. Née en 1990 et d'origine chinoise, Huangci a déjà reçu de nombreux prix. Par ailleurs, elle a été invitée à la Maison-Blanche par l'ancien président Bill Clinton pour donner un concert privé.

Pianiste anglais, né à Londres d'un père allemand et d'une mère japonaise, Freddy Kempf joue du piano depuis l'âge de quatre ans. Il a donné son premier concert avec l'Orchestre Philharmonique Royal alors qu'il était seulement âgé de huit ans. *The Seed* accueillera ce grand artiste le 12 janvier 2019. D'autres pianistes seront sur la scène du Seed l'année prochaine. Parmi eux, on retrouvera les musiciens américains Andrew Tyson et Stephen

Kovacevich, mais aussi le « Paganini du piano » Goran Filipec ainsi que Yeol Eum Son et Anna Tsybuleva. Tout au long de l'année, j'évoquerai les concerts auxquels je participerai. Surveillez le site web pour tous les détails !



Exposition Fleuves Frontières L'eau en partage

Du 28 septembre au 24 novembre 2018,
« La Galerie » du Lycée français Notre-Dame de Sion

Question à Franck Vogel photjournaliste pour la presse internationale sur des sujets sociaux et environnementaux.



Parlez-nous de l'origine de l'exposition « Fleuves Frontières » qui se déroule au lycée Notre-Dame de Sion.

Tout a commencé le jour où Ferit Düzyol, le commissaire de l'exposition et ami de longue date, m'a demandé s'il pouvait présenter l'exposition au lycée Notre-Dame de Sion. Le proviseur, M. Yann de Lansalut, a validé le projet et je suis ravi de pouvoir la présenter au public d'Istanbul.

Quel est l'objectif de cette exposition ?

L'objectif est de sensibiliser, particulièrement les jeunes, aux problématiques liées

à l'accès à l'eau sur les grands fleuves transfrontaliers à travers le monde. L'exposition explique aussi les enjeux géopolitiques pour mieux en comprendre les causes et les conséquences, et ainsi créer un électrochoc dans la tête des gens pour qu'ils préservent et ne polluent pas cette ressource si précieuse qu'est l'eau.

Que pouvez-vous nous dire quant au nombre de photos exposées ainsi que la présentation de l'exposition ?

Il y a dix photos qui sont exposées par fleuve, soit 60 images au total, avec des cartes et des explications simples.

Quels enseignements apportent vos photos au sujet de ces fleuves ?

J'ai commencé la série en 2012 avec le Nil. En travaillant sur place, je me suis dit qu'il devait y avoir d'autres fleuves dans le monde avec des problématiques similaires. C'est comme ça que le projet « Fleuves Frontières » est né avec comme ambition de présenter les fleuves sous un autre angle et pas seulement dans les pays pauvres, mais aussi comment, par exemple, la première puissance mondiale accapare toute l'eau du Colorado au détriment du Mexique. Saviez-vous que le Colorado est le seul grand fleuve au monde à ne plus atteindre la mer ?

Vos photos ont-elles déjà été exposées en Turquie ?

Non, c'est la première fois que les photos sont présentées en Turquie et j'espère qu'elles vont toucher un large public.

